

confier le secret, à toi qui me connais bien et dont je sais aussi toute la vie...

DIGONARD.—Toute ma vie... je suis banquier...

MONTREUIL.—Bon... et je sais ce que tu étais avant... je sais même depuis que tu exerces la banque, plus d'un zéro criminel que tu as adroitement glissé à la fin d'un compte de jeune homme...

DIGONARD.—Enfin cette affaire...

MONTREUIL.—M'y voici, il y a quelque temps je me trouvais à Sorel, ayant épuisé toutes mes ressources.

DIGONARD. — Je le sais.

MONTREUIL.—Oui, car je t'avais écrit pour te supplier de me prêter quelque argent sur ma parole.

DIGONARD.—Ta parole, par malheur, c'était ta seule garantie.

MONTREUIL.—Ce qui fait que tu ne m'as rien prêté du tout; or, un soir, j'étais sans argent, n'ayant auprès de moi ni un ami qui pût m'aider, ni quelque autre dont je pusse me servir... je me promenais dans la campagne, aux alentours d'une petite maison dont je venais de voir sortir les habitants. La maison est déserte, me disais-je, et à cette pensée un frisson parcourut tout mon corps... Une haie de quelques pieds me séparait seule du jardin; je la franchis d'un bond, et grimpant lestement le long d'un arbre renversé sur la façade de derrière, j'entrai dans l'appartement du premier étage; il y avait là un petit bureau bien fermé pour un autre, mais presque ouvert pour moi, et dans ce bureau une liasse de billets de banque que j'enveloppai à la hâte dans la première feuille de papier que je sentis sous ma main; puis je sautai de la croisée dans la terre labourée du jardin, et je partis... Une heure après, attablé dans